

Figures de l'essai

Fernand Ouellette, *En forme de trajet*, Saint-Hippolyte, le Noroît, collection « Chemins de traverse », 1996, 200 p., 19,95 \$.

George Woodcock, *L'écrivain et la politique* (traduction de Claude Frappier), Montréal, Écosociété, 1996, 310 p., 21,95 \$.

Michel Gaulin

Number 85, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1997). Review of [Figures de l'essai / Fernand Ouellette, *En forme de trajet*, Saint-Hippolyte, le Noroît, collection « Chemins de traverse », 1996, 200 p., 19,95 \$. / George Woodcock, *L'écrivain et la politique* (traduction de Claude Frappier), Montréal, Écosociété, 1996, 310 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 44–45.

Figures de l'essai

Qu'est-ce qui pousse un écrivain à se mesurer à ce genre difficile entre tous, l'essai ? Deux œuvres d'intention fort différente qui tentent de répondre — implicitement — à cette question.

ESSAI
Michel Gaulin

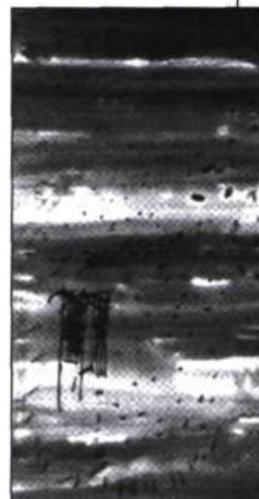
LA PENSÉE MISE DE L'AVANT DANS L'ESSAI est une pensée sans cesse en lutte avec elle-même pour arriver à s'affiner et, partant, à se définir. Là n'est pas le moindre charme de ce genre qui met en évidence, pour ainsi dire, la « pensée en travail », jamais satisfaite d'elle-même tant qu'elle n'est pas parvenue à exprimer, le plus parfaitement possible, les croyances fondamentales de l'écrivain. Issues de cultures et de traditions intellectuelles différentes, conçues et exécutées à des moments différents aussi de la vie et du parcours scripturaire de leurs auteurs, les deux œuvres retenues pour les besoins de la présente chronique n'en témoignent pas moins de cet effort jamais achevé, de la part de l'essayiste, pour cerner toujours de plus près ses convictions les plus intimes et les mettre à l'épreuve.

Ouellette et la pratique de l'essai

Connu d'abord comme poète, c'est naturellement, en quelque sorte, que Fernand Ouellette en est venu à l'essai comme à une étape seconde, mais tout aussi nécessaire, de l'entreprise de « désoccultation » du moi. Si, à ses yeux, poésie et essai relèvent de deux ordres distincts, l'un profondément intérieur et aspirant à la « magie totalisante » (p. 153), l'autre davantage tourné vers l'extérieur et sujet, par là, aux périls de la dispersion, il n'en reste pas moins que la prose, lieu privilégié de l'essai, représente « une autre ouverture infinie pour la pratique de l'écriture » (p. 132), et que le poète a par conséquent le devoir de s'y mesurer. Les deux genres mettent semblablement en jeu une pensée, mais alors que la poésie est « une pensée qui fait le saut dans l'image » (p. 150), qu'elle « plie la pensée à sa loi profonde, lui donne son assomption en l'affranchissant des catégories de l'énonciation, du discursif et de la logique » (p. 151), l'essai, lui, « implique [...] une conscience plus vive de la différence, de l'ordre et des contradictions » (p. 154). En revanche, le poète essayiste verra sa pratique de l'essai infléchie par son intimité avec le génie poétique : c'est pourquoi il aura « tendance à privilégier le saut, à avancer par affirmations au lieu de produire un discours qui se fonderait sur une logique objective, extérieure à ses émerveillements secrets » (*ibid.*). Les lectures structurales, les synthèses sociohistoriques ne sont pas son fait, il « a d'abord besoin d'être fidèle aux formes multiples de sa mémoire et de son appel à l'éternel ; fidèle au chant qui ne s'est pas encore tu en lui, fidèle à son silence » (p. 155).

À l'origine de la vocation d'écrivain de Fernand Ouellette, une découverte fondamentale : celle de la lumière, qui devient la « brûlure essentielle » (p. 31) de sa vie, sa « forme de sacré » (p. 15), l'élément déterminant du « noyau » de son être et de la passion conséquente de « rassembler les mots pour cerner ce qui ne peut l'être », Dieu au premier chef, puis « l'invisible de l'homme » et enfin « le monde lui-même, c'est-à-dire la matière spirituelle du monde » (p. 9-10). L'écriture est donc pour lui une entreprise à caractère apollinien, résistante à toute tentative de « carnavalisation » (p. 18) et se méfiant des blandices du « sentir avec tous ses débordements, ses transgressions et ses extravagances » (p. 21). Elle se veut avant tout fidèle aux dictées du langage « comme le musicien respecte la loi du son » (p. 22). Écriture, musique et peinture participent d'ailleurs, pour Ouellette, de la même entreprise en ce sens qu'elles sont, l'une autant que l'autre, occasions d'ouvertures sur l'infini : c'est ce qui explique, dans ce recueil, la présence de pages lumineuses non seulement sur des questions d'ordre proprement littéraire, mais sur des sujets aussi divers que la peinture japonaise, les rapports entre la musique de Couperin et les tableaux de Watteau, ou les leçons à tirer du travail de compositeurs tel Gilles Tremblay ou de peintres comme Francis Bacon, Jean-Paul Jérôme ou Laurent Simard.

En même temps, Fernand Ouellette a été, au Québec, notamment par sa participation active, pendant près de 35 ans, au collectif de direction de la revue *Liberté*, un intellectuel engagé dans les débats de la cité. On lira avec intérêt, à ce propos, le texte de l'entretien de 1988 avec Sylvain Simard, publié ici sous le titre « Autour des idéologies », qui ouvre des perspectives éclairantes sur les premières années de *Liberté* et le débat fondateur qui devait amener la revue, dès ses débuts, à privilégier le « culturel » plutôt que le « social », à prendre fait et cause pour l'idée d'indépendance politique et pour la question de la langue « comme élément primordial et dynamique de notre identité » (*ibid.*). Si *Liberté* a permis à Ouellette d'exploiter, dans le sillage de ses lectures de Pascal et de Léon Bloy, une veine davantage pamphlétaire et polémique, elle a été aussi pour lui l'occasion d'affermir ses valeurs, sa propre vision du monde, de même que son éthique, qui est celle « d'un écrivain, d'un homme blessé par l'injustice et la cruauté de la société des hommes »



Fernand
Ouellette

(p. 56). Mais, par-dessus tout, elle a été pour lui, comme pour ses camarades, un « lieu » où « le travail d'écriture était notre forme de liberté et d'action » (p. 47), lieu auquel il doit, dans son cas précis, « l'essentiel de [s]on cheminement en tant qu'écrivain engagé » (p. 59).

Sixième recueil d'essais de Fernand Ouellette (huitième si l'on rattaché à ce genre le *Journal dénoué* et la biographie d'Edgard Varèse), *En forme de trajet* nous présente un écrivain en pleine possession de son métier d'essayiste, totalement maître de sa pensée et de ses infinies nuances. On est ici en présence, incontestablement, d'une œuvre de la maturité.

Woodcock et la primauté de l'individu

L'essai de George Woodcock, par contre, est le fait d'un homme encore jeune (il n'avait que trente-six ans au moment où *L'écrivain et la politique* parut pour la première fois, en Angleterre, en 1948), d'un écrivain encore à l'étape de l'apprentissage et qui « veut explore[r] les possibilités de l'essai historique et littéraire » et, ce faisant, « développe[r] un point de vue critique et un sens de la forme » (p. 14).

Peu de lecteurs québécois seront vraisemblablement familiers avec le nom de George Woodcock, écrivain né à Winnipeg en 1912, mais parti la même année vivre en Angleterre avec sa famille pour ne rentrer au Canada qu'en 1949. Pourtant, peu après son retour au pays, Woodcock devait fonder une importante revue consacrée aux lettres canadiennes et québécoises, *Canadian Literature*, qu'il a longtemps animée et qui est encore publiée, aujourd'hui, à l'Université de la Colombie-Britannique.

Disparu en 1995, George Woodcock a fait une remarquable carrière d'homme de lettres, tant comme critique que biographe, et il a laissé

une œuvre abondante — plus de 140 titres, selon son éditeur —, parmi lesquels une merveilleuse autobiographie, *Letter to the Past*, publiée en 1982¹.

Au moment où il écrit *L'écrivain et la politique*, peu après la Seconde Guerre mondiale, Woodcock se définit comme un anarchiste qui est passé auparavant par le pacifisme militant. Si, vers la fin de sa vie, il avouera être devenu entre-temps un « radical indépendant » (p. 22), il reste que toute sa carrière aura été guidée par une volonté inaliénable d'indépendance face aux impératifs de parti et à leurs diktats : « Je me bats où je peux pour la liberté et la justice, choisissant mes propres moyens, rejetant les ordres et toute organisation en dehors de ce qui vient de moi-même » (*ibid.*), écrivait-il dans une nouvelle préface rédigée en 1990 pour la réédition canadienne-anglaise de son ouvrage, parue en 1994.

Woodcock s'en prend, dans *L'écrivain et la politique*, à la volonté d'hégémonie des partis qui ont tendance à exclure de leurs rangs « tout écrivain dont la pensée serait originale, protégeant ainsi les dogmes [...] des effets d'une libre critique » (p. 31). Il croit, pour sa part, que « les lois et les valeurs qui gouvernent la vie en société doivent être transmises à travers l'individu et doivent être intégrées au système de

valeurs que celui-ci actualise en son for intérieur et non de l'extérieur, à partir de la société » (p. 41).

Woodcock consacre le corps de son essai à un certain nombre de devanciers et de contemporains qui ont soit, dans le premier cas, nourri son idéal d'anarchiste, ou avec les idées desquels, dans le second, il se trouve en sympathie. Au nombre des premiers : Pierre-Joseph Proudhon, dont l'anarchisme, au dire de Woodcock, était fondé « sur la reconnaissance de l'intégrité de chaque individu qui constitue un tout en lui-même » (p. 76) ; Alexandre Herzen, « révolutionnaire à vie » (p. 86), mais dont le partage, par là-même, fut « une vie d'exilé au cours de laquelle la persécution politique fut un trait récurrent » (p. 89) ; le prince Pierre Kropotkine, enfin, « qui se départit de ses privilèges pour rejoindre les ouvriers en tant que prophète de la Révolution » (p. 113), mais dont la contribution peut-être la plus importante fut scientifique du fait qu'on le compte parmi les fondateurs de la sociologie moderne. Parmi ses contemporains, Woodcock s'intéresse à George Orwell, à Herbert Read, à Graham Greene, à Ignazio Salone et à Arthur Koestler. Ce qui retient son attention chez les trois premiers, c'est qu'ils aient été les seuls écrivains anglais des années 1930 « qui ne se soient pas, à un moment ou à un autre, profondément engagés dans le Parti communiste et qui n'aient pas souffert de la désillusion qui en a renvoyé plus d'un à un isolement social hors de toute réalité » (p. 152). Sur le plan de ce que chacun a accompli, s'il reconnaît à Orwell le mérite d'avoir voulu faire de l'écriture politique un art qui fût en même temps une expérience esthétique, il reproche toutefois à son œuvre

[...] sa nature essentiellement superficielle [...], l'incapacité de creuser profondément jusqu'à la racine des causes des injustices et des mensonges contre lesquels il se bat, ainsi que l'absence d'une vision de l'avenir de l'humanité qui soit réellement constructive. (p. 160)

L'œuvre de Graham Greene, dont il ne partage pas nécessairement pour autant la problématique religieuse, lui paraît par contre mieux équilibrée en ce qu'elle a été « consacrée de plus en plus à l'évolution d'une attitude conséquente à l'égard d'un monde chaotique » (p. 170). C'est cette même perspective morale, associée à un sens esthétique hautement développé, qui fait à ses yeux la grandeur de l'œuvre d'Ignazio Salone, dont toute l'œuvre « aboutit constamment à la conclusion que la régénération des sociétés humaines est sous l'empire des lois morales plutôt que politiques » (p. 209). S'il retrouve avec satisfaction une semblable préoccupation morale chez Arthur Koestler, il reproche néanmoins à ce dernier de n'avoir jamais su donner sa pleine mesure au plan esthétique et d'être resté « un brillant journaliste de fiction » (p. 237) plutôt que de devenir un vrai romancier.

La pensée développée par Woodcock dans cet essai est certes intéressante, mais on peut s'interroger sur l'opportunité, en 1996, d'une traduction de cet ouvrage de jeunesse. Les écrivains dont il discute l'œuvre et l'action ont beau, comme le fait remarquer l'éditeur, être « encore familiers au lecteur d'aujourd'hui » (p. 7), il n'en reste pas moins que le livre a pris, près de 50 ans après sa première publication, une coloration quelque peu surannée.

1. Toronto, Fitzhenry & Whiteside.

